

François HERTEL
de l'Académie canadienne-française

La MORTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

ET DEUX TABLEAUX



Les EDITIONS de la DIASPORA française

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Essais

Leur inquiétude
Pour un ordre personnaliste
Nous ferons l'avenir
Le Canada, pays de curiosités, pays de contrastes
O Canada, mon pays, mes amours
Méditations philosophiques
Journal philosophique et littéraire
Du séparatisme québécois
Méditation théologique

Romans et recueils de nouvelles

Le Beau Risque
Mondes chimériques (*Trilogie, tome I*)
Anatole Laplante, curieux homme (*Trilogie, tome II*)
Journal d'Anatole Laplante (*Trilogie, tome III*)
Six femmes, un homme
Un Canadien errant
Jérémie et Barabbas

Poèmes

Les voix de mon rêve
Axe et parallaxes
Strophes et catastrophes
Cosmos
Quatorze
Mes naufrages
Jeux de mer et de soleil
Poèmes européens
Anthologie 1943-1964

Théâtre

Claudine et les écueils

Reportage

Afrique

*A ma collaboratrice et amie Lucie Vêringue,
qui m'a donné ce sujet humoristico-macabre*

LA MORTE

COMEDIE EN TROIS ACTES ET DEUX TABLEAUX

PERSONNAGES

GASTON, 40 ans	le frère cadet, le hobereau classique.
GONTRAN, 48 ans	le frère aîné, l'intellectuel raté.
ISABELLE, 29 ans	la sœur cadette, assez frivole.
CHANTAL, 30 ans	la sœur aînée, assez sinistre, mais intelligente.
LE DOCTEUR, 75 ans	(très myope), fort sympathique.
L'INFIRMIÈRE, 65 ans, Maria	sinistre et falotte.
LA BONNE, 77 ans	(presque aveugle) Mélanie, brave fille.

ACTE PREMIER

La scène se passe en 1960, dans un château du centre de la France ; grand salon du dix-huitième siècle, un vendredi midi.

SCÈNE I

(Gaston, Gontran)

GASTON. — Quel âge a-t-elle au juste, la vieille ?

GONTRAN. — Quatre-vingt-neuf ans bien comptés.

GASTON. — Largement l'âge de faire une morte.

GONTRAN. — Cette maladie est providentielle. Nous allons enfin pouvoir respirer.

GASTON. — Ce ne sera pas trop tôt.

GONTRAN. — Moi, je vais me marier.

GASTON. — Moi... peut-être bien aussi... On verra.

GONTRAN. — Ce ne sera pas trop tôt.

GASTON. — Nous allons enfin toucher cette fameuse fortune de famille, qui nous a toujours fait rêver ; ce ne sera pas trop tôt !

GONTRAN. — Si j'en juge par ce que disait notre cher et défunt père, il y a une grosse galette à recueillir du côté de la vieille. Beaucoup plus grosse qu'on ne croit.

GASTON. — Six cents hectares de terre, sans compter le château et le bas de laine... Notre père lui-même ne l'a jamais vu, celui-là.

GONTRAN. — As-tu une idée de l'endroit où elle peut cacher ce magot ?

GASTON. — Non. Avec elle, rien à faire. En tout cas, nous aurons tout notre temps pour fouiller le château... après l'événement.

SCÈNE II

(Les mêmes, le docteur entrant du côté cour)

GONTRAN. — Eh bien !

LE DOCTEUR. — Rien de grave. Elle s'en tirera, comme toujours. Une grippe bénigne, à mon avis.

GASTON. — Il n'y a pas à dire, c'est une nature.

LE DOCTEUR. — Ne vous inquiétez pas pour elle ; elle nous enter-
rera tous.

GONTRAN. — J'en ai bien peur.

LE DOCTEUR. — En tout cas, ne vous frappez pas. Je reviendrai dans deux jours. A propos, elle veut vous voir !

GONTRAN. — Nous y allons. Au revoir, docteur.

(Ils sortent... Entre Isabelle...)

SCÈNE III

(Isabelle, le docteur)

ISABELLE. — Grand-mère est, une fois de plus, hors de danger, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR. — A son âge, on n'est jamais hors de danger ; mais il n'y a rien d'organique à ma connaissance. Le cœur peut lâcher.

ISABELLE. — Vous croyez ?

LE DOCTEUR. — Mais, à vous et à moi, ça peut arriver aussi.

ISABELLE. — Donc, rien d'imminent. Quelle barbe !

LE DOCTEUR. — Je ne crois pas au danger immédiat. Au revoir, Mademoiselle.

SCÈNE IV

(Isabelle, Chantal)

ISABELLE. — Nous n'avons vraiment pas de veine. Elle ne mourra pas.

CHANTAL. — Je viens de la voir, elle se porte comme un charme, si l'on peut dire.

ISABELLE. — Si notre père n'avait pas été si faible, nous n'en serions pas là.

CHANTAL. — Il a vécu à ses dépens toute sa vie. Nous payons pour sa paresse.

ISABELLE. — De son vivant, on pouvait tout de même respirer... et manger à sa faim.

CHANTAL. — Que veux-tu, l'avarice est la passion des vieux ! Puis, au fond, c'est à elle, cet argent. Notre père n'a jamais rien gagné. Il a vécu à son crochet.

ISABELLE. — S'il n'y avait que l'avarice, mais cette abominable indiscretion... Elle sait tout ce que nous faisons. On dirait que la maison est pleine d'espions.

CHANTAL. — Elle nous contrôle les uns par les autres. Puis, elle a des antennes extraordinaires.

SCÈNE V

(Rentrent les deux frères...)

(Les quatre)

GASTON. — La vieille est increvable. Qu'allons-nous devenir ? Moi, j'en ai marre.

GONTRAN. — Et ! moi donc !

LES DEUX SŒURS. — Et nous...

GONTRAN. — Ma parole, si j'étais seul dans cette affaire, je lui tordrais le cou et on n'en parlerait plus.

GASTON. — Solution impossible. Songe à cette abominable infirmière qui est, en somme, sa seule confidente et qui ne la lâche pas d'une semelle.

SCÈNE VI

(Les mêmes, l'infirmière)

L'INFIRMIÈRE. — Cette chère Madame s'en tirera encore. Réjouissons-nous.

GONTRAN. — Réjouissez-vous, si vous voulez. En tout cas, je vous donne ma parole d'honneur que vous ne ferez pas de vieux os ici quand la bonne femme ne sera plus là.

L'INFIRMIÈRE. — Vous m'en direz tant !

ISABELLE. — Nous avons tous pour vous une robuste haine. Vous

aurez beau dire : votre « patronne » n'est pas éternelle. Et après...

GONTRAN. — Du calme. Ce n'est pas le moment de régler ses comptes. Il sera toujours temps... plus tard.

GASTON. — Moi, je vais à la chasse. Tant pis pour les moribondes vivaces !

(*Sort Gaston.*)

GONTRAN. — Je vais moi aussi voir dehors si j'y suis.

(*Sort Gontran.*)

CHANTAL. — Je les trouve un peu injustes pour cette pauvre grand-mère. Elle est si bonne... à ses heures. Sans elle, que deviendraient les œuvres paroissiales ?

ISABELLE. — C'est entendu. Toi, tu es la chouchoute. Tu es plus hypocrite que les autres, voilà !

CHANTAL (*Riant*). — J'ai, moi aussi, ma petite idée sur la question.

L'INFIRMIÈRE (*A Chantal*). — Madame a bien raison de dire qu'elle ne peut compter que sur nous deux.

ISABELLE. — Entre nous, elle exagère quand même. Il serait temps que nous puissions respirer un peu. Vous, c'est différent, vous êtes à l'âge... où on ne pense plus à se marier.

L'INFIRMIÈRE. — Pourquoi ? Il n'y a pas d'âge pour ce genre de bêtises.

SCÈNE VII

(*Les mêmes, la bonne*)

LA BONNE. — Vite, Madame est au plus mal !

ISABELLE. — Déjà !

CHANTAL. — Appelez le docteur.

LA BONNE. — C'est fait.

ISABELLE. — Mon Dieu que je suis heureuse !

CHANTAL. — Quand même, mets-y des formes !

(*Elle sort.*)

ISABELLE. — Je ne suis pas hypocrite, moi.

L'INFIRMIÈRE. — Allons voir ce qui se passe.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

(*Chantal, Isabelle*)

ISABELLE. — Quelle joie ! C'est la fin des ennuis. Quand je pense que, depuis dix ans, depuis la mort de nos parents, cette marâtre

nous rend la vie impossible. Nous crevons de misère et de médiocrité sur un tas d'or.

CHANTAL. — Je te supplie de réprimer une joie, ma foi, plus qu'indécente.

SCÈNE IX

(*Entrent la bonne et l'infirmière*)

LA BONNE. — C'est fini, Madame est morte.

ISABELLE. — Ouf !

L'INFIRMIÈRE. — Le cœur a lâché.

ISABELLE. — Si on peut parler de cœur au sujet de la vieille...

CHANTAL (*A Isabelle*). — Je pense comme toi, mais je te supplie de te taire.

L'INFIRMIÈRE (*A Chantal*). — Je croyais que vous la détestiez moins que les autres.

LA BONNE. — Ma foi, mademoiselle a raison. Je commence à respirer mieux, moi aussi.

L'INFIRMIÈRE. — Tout cela n'est pas beau. Dire qu'elle vous laisse une fortune !

ISABELLE. — Ce n'est pas trop tôt.

CHANTAL. — Il ne manquerait plus qu'elle ne nous laissât rien.

L'INFIRMIÈRE. — Quant à moi, je m'en tire aussi. Elle m'a promis une belle pension.

CHANTAL. — Je le sais, hélas ! D'ailleurs, elle vous détestait peut-être moins que nous. Vous n'étiez pas de la famille. Ce qu'on peut se détester dans une famille... normale et honorable !

ISABELLE. — Tiens, le docteur qui arrive.

CHANTAL. — Tâche de cacher un peu ta joie !

ISABELLE. — J'essaierai, mais ce ne sera pas facile.

SCÈNE X

(*Les mêmes, le docteur entrant du côté jardin*)

LE DOCTEUR. — Eh bien !

L'INFIRMIÈRE. — Trop tard.

LE DOCTEUR. — Vous êtes sûre ?

L'INFIRMIÈRE. — A vous de juger.

(*Il sort avec l'infirmière.*)

SCÈNE XI
(Les quatre)

GONTRAN. — A titre de chef de famille, je prends les rênes. D'abord, ce soir, dîner au champagne.

GASTON. — Bravo !

ISABELLE. — Quel bonheur !

CHANTAL. — Quand même ! Nous pourrions attendre qu'elle refroidisse. Elle n'était pas si mauvaise après tout. C'est nous qui étions lâches.

GONTRAN. — Toi, tu t'en tirais encore. Tu es née pour rester vieille fille, mais Isabelle..., mais nous...

ISABELLE. — Une chose certaine, c'est que je vends ma part de terre et que je f... le camp.

GONTRAN. — Nous laissons la baraque à Chantal et, en avant arche ! sur Paris !

CHANTAL. — D'accord. Moi je reste ici. J'aime bien la campagne. Puis, nous ne pourrions vivre ensemble.

GONTRAN. — Le lien qui nous unissait était la terreur de la vieille bique ; sans ce lien, nous nous dévorerions. Le plus tôt nous verrons le notaire sera le mieux...

ISABELLE. — Elle a fait un testament. Je me demande où il est.

CHANTAL. — Il est entre mes mains.

GASTON. — Elle t'avantage sans doute !

CHANTAL. — Non. Elle nous laisse à chacun un cinquième de sa fortune.

GONTRAN. — Un cinquième, mais, nous sommes quatre.

CHANTAL. — L'autre cinquième va à l'infirmière et à la bonne.

GONTRAN. — Je n'aurais jamais cru ça d'elle. Elle était donc capable de reconnaissance.

SCÈNE XII
(Les mêmes, le docteur, l'infirmière, la bonne)

LE DOCTEUR. — En effet, tout est fini.

GONTRAN. — Que s'est-il passé ?

LE DOCTEUR. — Le cœur, tout simplement. En tout cas, c'était une maîtresse femme. Que Dieu ait son âme !

GASTON. — Moi, je parie pour le diable, mais enfin...

ISABELLE. — *Requiescat in pace !*

LE DOCTEUR. — Elle était dure mais juste, puis si charitable...

GONTRAN. — Pour les autres, oui. Pour nous, vous ne pouvez savoir...

LE DOCTEUR. — Evidemment, elle était un peu près de ses sous. En tout cas, voici le permis d'inhumation. La pauvre vieille est morte de vieillesse...

GONTRAN (*Prenant le papier*). — Merci.

RIDEAU

ACTE II

Le vendredi soir. La salle à manger du château, le même soir ; grand banquet au champagne.

A table : Gontran, Gaston, Isabelle, Chantal, Maria. Mélanie fait le service.

SCÈNE UNIQUE

(On en est au dessert ; tout le monde est déjà plus gai que de raison, sauf Gontran.)

GONTRAN. — Bon ! j'ai rarement assisté à une scène de réjouissance aussi réussie. Ce sont de fort belles noces avec la mort que nous célébrons. Il n'y a pas à dire, tous, tant que nous sommes, nous nous avérons, à n'en pas douter, de beaux salauds.

GASTON. — Des grands mots ! Toujours ta manie des mots. Tu es pourri de littérature. Réjouis-toi, comme nous tous, d'un trépas longtemps attendu ! Réjouis-toi comme nous et ne nous casse pas les pieds avec tes remords littéraires. Sois franc.

GONTRAN. — Tu es pour la franchise, toi ?

ISABELLE (*Riant très fort*). — Vive la mort ! Il n'y a rien comme une belle mort pour vous redonner le goût de la vie !

GONTRAN. — Une belle mort, soit ! Mais une belle morte ! Là, alors ! Il n'y a pas de quoi pavoiser.

CHANTAL. — Elle n'était pas une belle morte ? Pourtant, de son vivant, elle n'était pas mal. « Quelle belle vieille », disait-on !

GONTRAN. — Il est vrai que personne autre que moi ne l'a vue morte. Vous êtes décidément des délicats. Le cœur vous a manqué à tous pour l'ensevelissement. Dire que j'ai dû me farcir cette besogne.

Heureusement que Mélanie a le cœur solide ! Sans elle, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Il n'y a pas à dire, vous n'êtes pas curieux dans la famille. Heureusement que je suis curieux pour quatre...

(*Mélanie va et vient, sert, dessert...*)

GASTON. — Curieux de quoi ?

GONTRAN. — De jeter un dernier regard sur l'aïeule, parbleu !

ISABELLE. — On l'avait assez vue, celle-là (*Elle rit très fort.*)
En tout cas, dès demain on l'enterre. Bon voyage ! Et qu'on n'en parle plus !

GASTON (*Débouchant une nouvelle bouteille de champagne*). — Isabelle a raison. Laissons les morts enterrer les morts et place aux vivants !

GONTRAN. — J'ai l'air d'un mort, moi !

GASTON. — Allons, je ne parle pas pour toi. Tu as toujours aimé fourrer ton nez partout. Tant pis pour toi. Tu n'avais qu'à laisser Mélanie emballer le paquet.

CHANTAL. — Ne nous disputons pas. Il n'y a plus de raison. Attendons que l'héritage soit en notre possession pour en jouir. C'est sur les vieilles charognes que fleurissent les plus belles fleurs. La vie commence.

GONTRAN. — A cinquante ans... Il est vrai qu'on dit ça... Ce n'est pas trop tôt, en tout cas ; mais quand même un peu de pudeur...

GASTON. — De la pudeur ! Monsieur a sa crise de pudeur. Je ne te croyais pas si hypocrite. Tout le monde rigole, fais comme les autres. C'est toi, l'ainé, qui devrais te réjouir davantage. Tu as été plus longtemps sous la coulpe. Tu as vraiment une tête d'enterrement.

GONTRAN. — C'est qu'on l'enterre demain. Puis qu'on ne parle pas de tête ici !

CHANTAL. — Mais tu es fou, ma parole. Pourquoi t'énervier ainsi ?

GONTRAN. — Je n'ai jamais vu tant de cynisme en cinquante ans, — bientôt —, d'âge.

GASTON. — Mais enfin, je ne te comprends plus. C'est toi qui nous a proposé de fêter ça au champagne, ce soir.

GONTRAN. — Oui, mais depuis...

ISABELLE. — Depuis ? Les remords... Tu as le vin triste, mon ami. Tu oublies que nos ancêtres buvaient dans des crânes. Ils ne s'en portaient pas plus mal.

GONTRAN. — J'aime mieux avoir le vin triste que le vin sale.

CHANTAL. — Il n'y a rien de sale à être franc, enfin.

GONTRAN. — Toi, tu découvres la franchise un peu tard.

ISABELLE. — Bon, oublions le passé. Chantal savait mieux que nous tirer son épingle du jeu. D'accord.

GONTRAN. — C'est ça, ne versons pas un pleur et passons à la caisse !

ISABELLE. — Moi, c'est rire qu'il me faut. Il y a assez longtemps qu'on se cache pour rigoler, dans cette baraque.

GONTRAN. — Au fond, vous avez raison. Rions bien, ce soir. (*Il ouvre une autre bouteille.*) Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera ! Attendons à dimanche pour nous frapper !

ISABELLE. — Ne t'illusionnes pas surtout. Dans toutes les bonnes et honorables familles il en est ainsi. On se réjouit de la mort des gens à héritage. Nous, au moins, nous sommes francs.

GONTRAN. — Toi, tu dois être franche. Tu es assez tête de linotte pour cela. Tu n'es vraiment pas capable de...

ISABELLE. — De quoi ?

GONTRAN. — D'une bêtise intelligente.

CHANTAL. — Ce que tu peux être désagréable !

GONTRAN. — Ça ne durera pas. Je quitterai les lieux lundi matin, quand tout sera réglé. Quand je dis tout, c'est tout. On ne perd rien pour attendre.

ISABELLE. — On ? Qui ? Tout est réglé : le testament est en bonne et due forme. Alors réjouissons-nous et rentre ta tête de carême.

(*A Maria*) Vous ne dites rien...

MARIA. — Que voulez-vous ? Je n'ose me réjouir autant que vous. Je ne suis pas de la famille, moi.

GONTRAN. — Mais vous héritez, vous aussi, que diable ! (*Il commence à avoir trop bu, à son tour.*)

Enfin, que tout le monde boive à la santé de la morte ! A sa santé, évidemment c'est une manière de dire...

(*On lève les verres.*)

GASTON. — Je bois à sa santé « spirituelle ».

ISABELLE. — « Bon purgatoire », grand-mère !

GASTON. — Tu veux dire « bel enfer » !

(*Tout le monde s'esclaffe.*)

CHANTAL (*Gagnée par l'ambiance*). — Pourvu qu'il soit éternel !

GASTON. — Et bien hermétique...

GONTRAN. — Tonnerre de Dieu !

TOUS. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

GONTRAN. — Rien. Je ne suis pas un délicat, mais, ma parole, vous dépassez les bornes. Vous avez trop bu ou moi pas assez !

GASTON. — Fais comme nous. Bois, que diable ! A la corruption harmonieuse de mère grand !

ISABELLE. — C'est ça ! Que ses os soient légers à la terre, que les vers n'en fassent qu'une bouchée. Buons, car demain nous mourrons. *(Se tordant.)* Je ne croyais pas qu'une mort puisse être aussi gaie. Vive la Camarde ! Vive les petits corbillards et les fleurs artificielles !

CHANTAL. — Ça me rappelle un de mes « prof' » de philo. Il avait inventé le moriturisme. C'est beaucoup plus sérieux, paraît-il, que l'existentialisme. En tout cas, c'était bien plus gai. N'est-on pas beaucoup plus longtemps mort que vivant ? La vie, n'est-ce pas un joli petit néantissement progressif ? Vive la mort... des autres !

ISABELLE. — Je m'en souviens, de ton prof. Il avait aussi fondé un club des agonisants.

Les copains se jetaient par terre, à pleine face, à tout moment. Ils *agonisaient...* pour se préparer à la mort. Voilà un thème comique que l'on néglige trop ! L'agonie avait aussi pour but de se dépouiller de la solennité des vivants. Rien de direct, de pur, de simple comme un beau mort ! Un mort est beaucoup plus marrant qu'un cocu.

GONTRAN. — Il faut que vous soyez bien soûles pour vous souvenir de votre philosophie. On aura tout vu.

ISABELLE. — Au fond, un squelette, c'est assez rigolo. Ça rit de tout son édentement, pendant l'éternité.

GASTON. — La sagesse populaire est pour nous : « quel beau mort ! » disent les gens du peuple.

GONTRAN. — Hélas, je vous le répète, ce n'était pas une belle morte. Je n'ai jamais vu de morte aussi moche, aussi inquiétante. J'avais l'impression qu'elle nous accusait tous de sa mort.

CHANTAL. — Refrain connu : nous sommes tous des assassins.

GONTRAN. — Tous. J'espère que non. En tout cas, elle n'était pas belle à voir.

GASTON. — Ma parole, tu aurais dû lui faire mettre des bigoudis !
(Tout le monde rit très fort.)

GONTRAN. — Des big... des big...

ISABELLE. — Tu bégaies. Il est soûl, lui aussi ! Tout le monde est soûl. Vive la mort qui nous ouvre la vie !

(La lumière baisse peu à peu. Tous parlent à la fois.)

— A la santé des morts, vive les vivants !

(La scène se termine, progressivement, en orgie, tout le monde crie, boit, se bouscule, Gaston s'écroule sous la table.)

CHANTAL. — Armoiries d'une mère grand défunte : de gueule ouverte sur fond de terreau !

ISABELLE. — Inscription pour la pierre tombale : à l'âge de quatre-vingt-dix ans, par sa mort, elle mit au monde quatre enfants !

(Gros rires, brouhaha, chabut.) A la fin, d'une voix assez avinée :

GONTRAN. — A dimanche ! Et rira bien qui rira le dernier !

OBSCURITE - RIDEAU

ACTE III

(La chambre de Gontran, le dimanche midi)

SCÈNE I

GONTRAN *(Seul)*. — Maintenant que tout est terminé, que la vieille est enterrée, que nous voilà riches et indépendants, je ne devrais que me réjouir. Toutefois, en tant que chef de famille — je le suis devenu à quarante-huit ans, il était temps — je crois que je vais devoir me livrer à une petite enquête. *(Il sonne.)*

SCÈNE II

(Gontran, la bonne)

GONTRAN. — Ma chère Mélanie, il est temps de prendre une décision. Voulez-vous demeurer au château avec Mademoiselle Chantal ou me suivre à Paris ? J'aurais besoin de quelqu'un de fiable.

LA BONNE. — Monsieur est bien bon, mais je suis trop vieille pour quitter ce pays. Si Monsieur le permet, je demeure avec Mademoiselle Chantal.

GONTRAN. — A votre goût, ma chère Mélanie. A propos, dites donc à Mademoiselle Chantal que je voudrais lui parler. *(Elle sort.)*

SCÈNE III

(Gontran seul)

Allons-y donc de notre petite enquête ! Cette sacrée Chantal est

une garce ; mais elle garde le château et ne demande pas mieux que de nous y recevoir quand nous voudrons. Puis, elle seule était dans les secrets. Elle seule connaît assez les métayers pour les manœuvrer. Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes s'il n'y avait pas ce doute, cette certitude. Me voici donc établi détective amateur. Je n'en veux pas à Chantal d'avoir probablement tué la bonne femme, bien au contraire ; mais je considère que ça aurait pu être dangereux si ça avait été un autre que moi qui s'était aperçu du crime...

Bizarre que j'aie été le seul à assister à l'ensevelissement de la vieille ! Ils ne sont pas curieux dans la maison. Ils auraient constaté, aussi bien que moi, une bosse suspecte sur le crâne. La grand-mère est morte assommée. Il faut savoir qui a fait ça. Au premier rang des suspects, il y a Chantal. Elle convoitait le château pour elle seule, depuis toujours. Puis, elle est assez cupide, presque autant que l'aïeule. Puis, elle faisait semblant de la détester moins que nous. Voilà qui est louche !

(Entre Chantal.)

SCÈNE IV
(Gontran, Chantal)

CHANTAL. — Tu veux me parler ?

GONTRAN. — Je suis chef de famille, dorénavant. Il y a du linge sale à laver. Lavons-le en famille... Pourquoi as-tu tué grand-mère ?

CHANTAL. — Moi, j'ai tué la grand-mère. Tu es fou !

GONTRAN. — Ces renseignements ne sont évidemment pas pour la police. Je suis curieux de nature. Je veux que tu m'avoues, tout simplement... ce que je sais.

CHANTAL. — Tu le sais ? Je m'explique bien des choses : « vendredi, dimanche » !

GONTRAN. — J'ai, en effet, de bonnes raisons de le croire. Tu es une des dernières à l'avoir vue vivante. Puis, il y a certains indices.

CHANTAL. — Il ne peut pas y avoir d'indices.

GONTRAN. — Ecoute, tu charries.

CHANTAL. — Depuis quand une dose d'arsenic dans une potion laisse-t-elle des traces extérieures ?

GONTRAN *(Se levant)*. — Tu l'as tuée à l'arsenic !

CHANTAL. — Tu croyais que je l'avais tuée autrement.

GONTRAN. — Euh ! Oui, non. En tout cas, ça c'est fort, c'est

très fort.

CHANTAL. — Que veux-tu dire ?

GONTRAN. — Je m'entends. En tout cas, j'espère que tu ne répéteras à personne ce que tu viens de m'avouer. La famille, c'est sale, mais c'est sacré.

CHANTAL. — Tu ne m'en veux pas.

GONTRAN. — Au contraire. Je te remercie. Je reviendrai te voir, l'été, mais il y aura éternellement ce secret entre nous. Tu peux disposer. Tu es satisfaite du règlement de nos affaires. Il n'y a pas à dire, nous sommes une famille modèle. Pas une discussion. Tout le monde est d'accord pour sa part d'héritage. Jusqu'à Isabelle qui a trouvé le magot et qui l'a partagé — semble-t-il — en quatre parts égales. Elle a eu le bon sens d'ignorer la cinquième part. A propos, envoie-la moi. J'ai encore quelques affaires à régler avec elle. Je pars demain pour Paris.

SCÈNE V
(Gontran seul)

Ça, alors ! Elle l'a tuée à l'arsenic ! Il y a donc un autre « tueur », celui du coup sur le crâne. Serait-ce Isabelle ? Elle aussi n'était pas loin, lors de l'« accident ».

(On frappe, entre Isabelle.)

SCÈNE VI
(Gontran, Isabelle)

GONTRAN. — Ecoute, Isabelle, personne ne le saura, mais je veux que tu me dises toute la vérité. Comment as-tu tué la bonne femme ?

ISABELLE. — J'ai...

GONTRAN. — Je n'y vais pas par quatre chemins. J'ai de bonnes raisons de le croire.

ISABELLE. — Depuis quand ?

GONTRAN. — Depuis que je l'ai ensevelie.

ISABELLE. — Tu t'en es rendu compte. Tu es complice, mon vieux.

GONTRAN. — A peine ! Je ne m'en suis aperçu qu'en aidant Mélanie à l'ensevelir.

ISABELLE. — Tu te moques de moi. Ah ! je comprends maintenant ta tête de vendredi soir.

GONTRAN. — Parbleu, il y avait de quoi. Je venais de découvrir la chose.

ISABELLE. — Dis-moi que tu as deviné, soit, mais que tu te sois aperçu de quelque chose, non. Tu n'es pas médecin légiste, après tout.

GONTRAN. — Que veux-tu dire ?

ISABELLE. — Une piqûre de nicotine au lieu d'une piqûre de novocaïne, ça se voit à l'extérieur ?

GONTRAN (*Se levant*). — Ah !

ISABELLE. — Ne viens pas me dire que tu me blâmes.

GONTRAN. — Je te remercie, à genoux, au contraire, mais enfin je n'aurais pas cru.

ISABELLE. — J'en avais marre. J'ai bientôt trente ans. C'est trop jeune pour penser à vivre, non ?

GONTRAN. — Ne te fâche pas. Tout ce que je te demande, c'est de garder ça pour toi. Je ne veux pas d'histoires. Tout est bien qui finit mal. N'en parlons plus. Personne que nous deux ne le saura jamais. Quand pars-tu pour Saint-Etienne ?

ISABELLE. — Demain. Je me suis trouvée un joli coin au clos de Chantalouette. Tu viendras me voir ?

GONTRAN. — Souvent, mais je t'en prie épargne-moi la nicotine. Gaston est-il revenu de la chasse ? Je voudrais bien régler nos dernières affaires et f... le camp à Paris. Envoie-le moi.

ISABELLE. — C'est à son tour de passer au confessionnal ?

GONTRAN. — Que veux-tu dire ?

ISABELLE. — Il l'a peut-être tuée, lui aussi.

GONTRAN. — Pourquoi pas, moi aussi ?

ISABELLE. — Pourquoi pas ?

GONTRAN. — Nous l'avons tous tuée. Notre haine était une onde nocive de grande classe. Evidemment, elle a mis du temps à fonctionner, et puis tu l'as un peu aidée. En tout cas, motus ! La famille, c'est horrible, mais c'est sacré ! Ne faisons plus jamais allusion à cette sombre histoire gaie. Bonjour.

SCÈNE VII (Gontran seul)

Me voici donc en présence d'un second assassin. Et ce n'est pas encore le bon. Je ne croyais pas Gaston capable d'avoir hâté sa délivrance. Il est trop paresseux. Jouons serré. Ce ne peut être que lui, l'assommeur !

SCÈNE VIII (Gontran, Gaston)

GASTON. — Tu veux me voir.

GONTRAN. — Assieds-toi. Qu'as-tu décidé ?

GASTON. — Je reste ici avec Chantal. Je m'ennuierais dans une grande ville. Je suis trop encrotté. Puis j'ai besoin de chasser. C'est encore ce que je préfère, la chasse. Quant aux femmes, je suis habitué aux filles de ferme. Ça va !

GONTRAN. — A propos, tu ne trouves pas que la vieille (Dieu ait son âme !) est morte un peu vite ?

GASTON. — Tu appelles ça vite, toi. Ça faisait quarante ans que j'attendais...

GONTRAN. — Etais-tu donc si las d'attendre ?

GASTON. — Autant que toi.

GONTRAN. — Entre nous, avoue que tu l'as un peu aidée...

GASTON. — Qu'est-ce qui te fait supposer ?

GONTRAN. — Je ne suppose rien. Je suis sûr. Tu ferais mieux de tout m'avouer. Tu me connais assez pour savoir que je n'utiliserai jamais ça contre toi. Je suis un épicurien. Je veux la paix. Puis la famille, c'est merdeux, mais c'est sacré.

GASTON. — Si tu appelles ça aider, à ton goût ! Quand nous nous sommes quittés, le jour de sa mort, je suis allé dans sa chambre. Chantal en sortait. La vieille était seule. Elle n'en menait pas large, je t'assure ; mais le docteur la disait récupérable. Tu sais que, étant ingénieur agronome, je m'y connais un peu en piqûres !

GONTRAN. — En piqûres ! Tu parles !

GASTON. — Oui... en piqûres. Je l'ai tout simplement un peu piquée avec mon épingle de cravate, à la seconde cervicale. Ça ne laisse pas de traces. Le crime parfait quoi !

GONTRAN (*Se lève, marche de long en large*). — Ça alors, ça alors !

GASTON. — Tu m'en veux ?

GONTRAN. — Espèce d'idiot, je te félicite ; mais là n'est pas la question.

GASTON. — Il y a une question ?

GONTRAN. — Fous-moi le camp. Des questions il n'y en a pas une, il y en a cent, il y en a cent mille ! Le monde est plein de questions.

GASTON. — Tu es passablement shakespearien, avec toutes ces questions. *That is the question*, n'est-ce pas ? *To be or not to be*. Elle n'est plus. Ça ne te suffit pas ?

GONTRAN. — Bon. N'en parlons plus. Motus pour tout le monde. Il est entendu que je serai toujours seul au monde à... savoir. Mais, au fait, que sais-je ?

GASTON. — Tu sais grâce à qui tu es libre et riche. Ça ne te suffit pas ? Bon, je t'ai assez vu. Je vais à la chasse. Retourne à tes livres. Sais-tu ce que je te reproche ? Tu as trop lu. A force de passer ton temps dans les romans, tu as développé une imagination anormale et disons malsaine. Qu'as-tu à te poser tant de questions ? (*Il va pour sortir, puis revient.*)

Je comprends enfin, tu te doutais de ça vendredi soir. C'est pourquoi tu étais si désagréable. Eh bien soit ! Tu sais tout maintenant. Tant pis ! Si tu y avais pensé tu en aurais fait autant.

(*Il claque la porte.*)

GONTRAN. — Un dernier mot. Que tout ceci demeure à jamais entre nous. La famille, c'est à vomir mais, c'est sacré.

SCÈNE VIII
(Gontran seul)

Quelle saleté, le frerot ! Mais me voilà bien avancé. Trois assassins et je n'ai pas trouvé le bon, le mien, quoi ! Celui qui m'a fait douter. Alors, il me reste l'infirmière, le docteur et Mélanie. Pour ces trois-là, je ne vois pas de motif. A qui le crime profite ? Au frangin et aux frangines, d'accord. Mais le docteur serait plutôt perdant. La boniche, impossible ! Il ne reste que l'infirmière... et moi. Ce n'est tout de même pas moi. Mais pourquoi cette garce de Maria, qui héritait sans aucun doute, — elle devait le savoir —, a-t-elle décidé d'hériter plus tôt ? Me voilà bien avancé ! Quatre assassins pour la même morte. Il est vrai que ce n'était rien de trop. Quelle endurance ! Résumons-nous. Dans le même quart d'heure, on a administré à la vieille une potion avec dilution d'arsenic, une piqure de nicotine, une piqure d'épingle à la seconde cervicale et un coup de bâton à tuer un cheval. La vieille est morte. J'aide Mélanie à l'ensevelir. Elle est presque aveugle, le docteur aussi. Personne ne s'offre à nous assister dans cette besogne peu réjouissante. Il me reste à me venger benoîtement de tout ce joli monde. Nous allons bien nous amuser.

RIDEAU

ACTE III
(Le salon, de nouveau)

SCÈNE I
(Gontran seul)

Confondre cette garce de Maria ne sera pas facile. J'ai une idée. L'arme du « crime », d'après ce que j'ai cru constater, doit être un objet rond. Il faut que j'attire Maria hors de sa chambre et que je retrouve l'objet présumé. Ce sera du meilleur effet.

(*Il sonne. Entre la bonne.*)

SCÈNE II
(Gontran, la bonne)

GONTRAN. — Ma chère Mélanie, il faut absolument que vous trouviez un moyen d'attirer hors de chez elle Mademoiselle Maria. J'ai besoin de faire une fouille dans sa chambre. Je compte sur vous comme toujours. J'ai des raisons de croire qu'elle nous cache quelque chose. Vous me connaissez assez pour me faire confiance, compris !

LA BONNE. — Entendu Monsieur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III
(Gontran, Gaston)

GASTON. — Belle journée pour aller taquiner le perdreau. Tu viens ?

GONTRAN. — Non, j'ai du travail. Je range mes livres avant le grand départ. D'ailleurs ne pars pas tout de suite. Je convoque tout le monde au salon à trois heures. J'ai une nouvelle inouïe à vous annoncer.

GASTON. — Ah ! tu travailles encore du chapeau. Quelle nouvelle ?

GONTRAN. — Une nouvelle qui t'abasourdira.

GASTON. — Je m'attends à tout de ta part.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV
(La bonne, Maria)

LA BONNE. — Je voulais vous voir, seule, ici. Je ne me sens pas bien. Pourriez pas « m'obscurter » comme ils disent ?

MARIA. — Vous m'avez l'air solide comme un roc, à part les yeux bien sûr.

LA BONNE. — J'ai des chatouillements, des gratouillements partout depuis quelques jours. Qu'est-ce que cela veut dire ?

MARIA. — Un peu d'eczéma. Ce n'est rien, on ne voit même pas de rougeurs.

LA BONNE. — Vous croyez que ce n'est pas grave... il y a bien assez de cette pauvre Madame... Je ne suis pas pressée de la suivre. Elle est partie si vite. On ne sait jamais.

MARIA. — Il n'y a rien d'urgent, en effet, à partir pour l'autre monde.

LA BONNE. — Allez-vous demeurer avec Mademoiselle Chantal ?

MARIA. — Oui, sans doute. Elle tient à me garder ? J'aime bien la maison. Surtout quand les autres seront partis... Nous serons bien heureux, tous les quatre. Monsieur Gontran et Mademoiselle Isabelle sont bien gentils, mais ils n'ont aucun goût pour la vie champêtre. Moi, j'adore la campagne.

LA BONNE. — Vous avez bien raison.

SCÈNE V

(Les mêmes, Gontran, avec un paquet mystérieux sous le bras)

GONTRAN. — Mademoiselle Maria, voulez-vous dire à mon frère et à mes sœurs qu'ils sont convoqués ici au grand salon, à trois heures. Vous viendrez vous aussi. J'ai quelque chose de grave à vous annoncer.

MARIA. — Bien, Monsieur Gontran. (*Elle sort*)

GONTRAN (*A la bonne*). — Merci Mélanie, vous pouvez disposer.
(*Le rideau se baisse et se relève sur le champ*)

SCÈNE VI

(Gaston, Isabelle, Chantal, Maria)

(*Assis autour de Gontran*)

GONTRAN. — Je vous ai réunis pour un motif exceptionnellement grave. Imaginez-vous que j'ai des motifs de croire que grand-mère est morte assassinée.

GASTON (*A part*). — Le cochon !

CHANTAL (*A part*). — Il ose !

GONTRAN. — Cette assertion vous paraît empreinte de gratuité, n'est-ce pas ?

ISABELLE (*A l'étourdie*). — Je croyais que tu avais une parole !

CHANTAL (*A Isabelle*). — Que veux-tu dire ?

ISABELLE (*Pleurnichant*). — Gontran est un salaud. C'est trop affreux !

GASTON. — Ma parole, on croirait que c'est toi qui l'as zigouillée.

ISABELLE (*Se ressaisissant*). — Toi aussi tu es un salaud.

GONTRAN. — Allons ! Allons ! Je n'ai encore accusé personne, mais j'ai des certitudes.

GASTON. — Si tu veux mon opinion, une fois de plus, je te l'ai toujours dit : tu as trop d'imagination. Si tu n'étais pas si paresseux, tu écrirais des romans policiers.

GONTRAN. — C'est bien possible !

ISABELLE (*A Maria*). — Et vous, que pensez-vous de ça ?

MARIA. — Moi. Je n'y comprends rien. Quand je suis accourue à l'appel de Mélanie, Madame ne bougeait plus. Je n'ai rien remarqué de suspect.

GONTRAN (*A Chantal*). — Tu es la dernière à l'avoir vue vivante...

CHANTAL. — Non, c'est Gaston.

GONTRAN (*A Gaston*). — Tu n'as rien remarqué ?

GASTON. — Ma foi, elle n'en menait pas large.

GONTRAN. — Rien de plus ?

GASTON. — Tu ne vas tout de même pas m'accuser... sans preuves.

GONTRAN. — Qu'est-ce qui te fait dire que je t'accuse ?

(*A Isabelle*) Toi, Isabelle, tu n'as rien remarqué de suspect ? C'est toi qui lui faisais ses piqûres, n'est-ce pas ?

ISABELLE. — De novocaïne, oui. Maria a la main qui tremble. Elle préférerait que ce soit moi.

GONTRAN (*A Chantal*). — Avait-elle pris sa potion ?

CHANTAL. — Quelle potion ?

GONTRAN. — Je croyais qu'on lui administrait des potions.

MARIA. — Oui, toutes les heures.

GONTRAN (*A Chantal*). — Elle a bien pris sa potion ?

CHANTAL. — Je n'en sais rien.

GASTON (*A Gontran*). — Où veux-tu en venir ? Tout ceci est complètement loufoque. C'est bien facile d'affirmer que la vieille est morte assassinée mais enfin il faut des preuves. Tu m'agaces avec ton enquête. De quel droit te mêles-tu de cette affaire ?

GONTRAN. — Du droit qu'a tout honnête homme de dénoncer une saleté.

GASTON. — On dirait, ma parole, que tu nous soupçonnes tous.

GONTRAN. — Préférez-vous que je confie mes inquiétudes à la justice ?

Tous. — A la justice !

GONTRAN. — Ça ne vous intéresse pas ?

GASTON. — Mais enfin, tes inquiétudes, qu'est-ce que c'est ? D'après toi, il ne s'agit plus d'une mort naturelle. Alors ! Ouvre ton sac, déballe ta pacotille !

GONTRAN. — Tu y tiens tant que ça à ce que je déballe, comme tu dis, ma pacotille ?

ISABELLE. — Nous y tenons tous.

GONTRAN. — Voilà. J'ai une preuve accablante, indiscutable, contre une des personnes ici présentes. Si le ou la coupable se dénonçait gentiment... ça m'éviterait d'insister...

CHANTAL. — Mais, enfin, tu ne vas tout de même pas soupçonner ton frère et tes sœurs d'une chose pareille. Quant à Maria, tu as beau ne pas l'aimer — je sais que tu la détestes — mais ce n'est pas une raison pour faire peser sur elle ce doute odieux ! Tu es ignoble.

GONTRAN. — J'aime bien ce mot dans ta bouche.

ISABELLE. — Voyons, n'allez pas vous insulter... pour si peu.

GONTRAN. — Pour si peu... Tu sais peut-être ce que tu dis ? Si peu ! Un assassinat !

GASTON. — Pour la dernière fois, je te somme de parler. Tout cela est d'une inélégance...

GONTRAN. — Tu es un délicat, je sais.

GASTON. — Explique-toi sur le champ ou je m'en vais. (*Il se lève.*)

GONTRAN. (*D'une voix de tonnerre*). — Assieds-toi, sinon je ne réponds plus de moi.

GASTON. — Bon. Alors explique !

ISABELLE (*A Gontran*). — Espèce de sadique !

GONTRAN. — Tiens ! Ce mot me fait plaisir.

CHANTAL. — Je t'en prie, abrège.

MARIA. — Tout ceci est bien pénible, Monsieur.

GONTRAN. — Mon enquête m'a donc conduit au coupable ou à la coupable grâce à ceci. (*Il désigne le paquet sur la table.*)

ISABELLE. — Ah !

CHANTAL. — Par exemple !

GONTRAN. — Qu'en pensez-vous ?

GASTON. — Qu'est-ce qui t'a mis ça en tête ? Qu'est-ce que ce paquet ?

ISABELLE. — Il est fou.

CHANTAL. — Qui accuses-tu ?

MARIA. — Voyons, c'est impossible !

GASTON. — Tu sais bien qu'elle est morte de vieillesse. Le docteur...

GONTRAN. — J'avais donc des doutes terribles depuis le début, mais ces doutes sont maintenant une certitude. J'ai retrouvé l'arme du crime. Je vous la montrerai. Elle est là. (*Il désigne le paquet.*)

CHANTAL. — L'arm...

ISABELLE. — Tu as retrouvé...

GASTON. — Tu es devenu fou, ma parole !

MARIA. — Oh ! (*Elle s'évanouit*) L'arm... (*On s'affaire, elle reprend ses sens.*)

GONTRAN. — Voilà ! J'ai donc aidé Mélanie à ensevelir la morte. J'ai d'ailleurs trouvé assez bizarre que ce soin m'incombât. Personne ne s'intéressait plus à la vieille. On allait enfin hériter. On était heureux, d'une manière, disons, indécente. Moi aussi, du reste ; mais, il y a autre chose : le crime. En tout cas, je trouve qu'on n'est pas curieux dans cette maison. Je suis le seul qui ait eu l'idée de revoir la morte. Enfin, pendant que Mélanie lavait la tête de la défunte, j'ai remarqué une bosse fort suspecte sur le sommet du crâne.

GASTON. — Sur le haut du crâne ?

ISABELLE. — Ah !

CHANTAL. — Ça alors !

MARIA. — Une bosse !

GONTRAN. — Le docteur, qui est fort myope, n'y a vu que du feu ; d'autant plus que la défunte avait encore une bonne chevelure. Quant à Mélanie... Vous savez qu'elle n'y voit goutte...

GASTON. — On l'aurait donc assassinée...

ISABELLE. — La pauvre vieille !

CHANTAL. — C'est ignoble !

MARIA. — C'est impossible !

GONTRAN. — Je me suis aussitôt mis à soupçonner tout le monde dans la maison. Puis, je me suis dit que Gaston était trop paresseux,

qu'Isabelle était trop tête de linotte, que Chantal était trop prudente...
Dès lors... (*Il se tourne vers Maria.*)

(*Tête des intéressés à tour de rôle*)

MARIA. — Dès lors ?

GONTRAN. — Vous devenez la suspecte numéro un.

MARIA. — Moi ? mais pourquoi ?

GONTRAN. — Pourquoi l'avez-vous assassinée ? C'est justement ce que je voudrais savoir.

MARIA. — Assassinée !

GONTRAN. — Pour hériter, parbleu !

MARIA. — Je ne savais pas que j'héritais tant que ça.

GONTRAN. — Chantal vous avait dit que vous auriez votre part, pas vrai ?

CHANTAL. — Oui.

MARIA. — Je croyais à une toute petite part.

GONTRAN. — Je vous ai promis de vous montrer l'arme du crime. Cette arme, la voici. (*Il sort du paquet une sorte de rouleau en caoutchouc dur mais flexible.*) Maria, reconnaissez-vous cet objet ?

MARIA. — C'est le rouleau qui me servait pour masser Madame. Comment avez-vous osé prendre cela dans ma chambre ?

GONTRAN. — Parce que la grand-mère portait au front une bosse faite par un objet contondant. Cet objet, le voici. L'admettez-vous ?

MARIA. — Je nie tout. C'est archi-faux.

GONTRAN (*Aux autres*). — Qu'en pensez-vous ?

GASTON. — Moi, je pense que tu as bien tort de remuer toute cette boue.

CHANTAL. — Tu exagères, ma parole, je ne crois pas...

ISABELLE. — On ne peut accuser Maria pour une pareille histoire. Il n'y a pas de preuve évidente. Moi, je m'en lave les mains.

GONTRAN. — En somme, vous ne croyez pas, ni les uns ni les autres, que grand-mère soit morte assassinée...

GASTON. — Devenir chef de famille à quarante-huit ans t'a complètement dérangé le cerveau.

CHANTAL. — Je ne veux plus entendre parler de ça, mais je ne tiens plus à garder Maria avec moi, j'aurais des craintes... sans doute non fondées. Tu as semé le doute dans nos esprits, ce n'est pas bien.

ISABELLE. — Bah ! n'en parlons plus.

GONTRAN. — Il faut en parler, au contraire. Voici mon plan. Ou je porte plainte...

LES TROIS *se levant*. — Tu es fou ! (*Gontran s'amuse.*)

GONTRAN. — Ou je ne porte pas plainte et nous réglons ça à l'amiable. Maria, vous allez renoncer à votre part d'héritage... au profit de la seule Mélanie et vous allez quitter ces lieux. J'ai la certitude absolue que vous avez assassiné votre maîtresse. En tout cas, mon témoignage pèserait lourd contre vous si nous allions en justice.

GASTON. — Aller en justice, tu n'y penses pas vraiment ! La famille...

GONTRAN. — La famille, je sais, ça pue mais, c'est sacré.

MARIA. — Je vous défie de prouver quoi que ce soit.

GONTRAN. — D'où proviendrait cette bosse ?

GASTON. — Evidemment, une bosse au front, c'est gênant.

ISABELLE (*A Maria*). — Ecoutez. Vous auriez pu attendre. Nous l'avons bien fait, nous.

CHANTAL. — Ma pauvre Maria, plus j'y pense...

GONTRAN. — A l'autopsie...

GASTON. — Tu...

ISABELLE. — L'autop...

MARIA. — Non !

CHANTAL. — Il faut respecter la morte.

(*Gontran s'amuse bien.*)

GONTRAN. — Je vois que personne ne tient à l'autopsie. Vous non plus, Maria ?

MARIA. — Bon. D'accord. Je lui ai donné un petit coup, mais si petit...

GONTRAN. — Au point où elle en était, évidemment, un petit coup suffisait. Que décidez-vous ?

MARIA. — Je m'en vais. Je veux avoir la paix. Je vous répète que je ne l'ai pas tuée. Je l'ai, tout au plus, un peu... achevée.

GONTRAN. — Je vous ferai moi-même une petite pension. Il faut être humain, quoi ! Avant de nous séparer, jurons sur ce que nous avons de plus cher, sur la tête de notre grand-mère, par exemple, que nul de nous ne reparlera jamais à qui que ce soit de tout ceci.

(*Le rideau tombe et se relève aussitôt*)

POSTFACE I

(Mélanie, seule, époussetant)

Cette pauvre Madame !... Elle était bien méchante. Ils sont si heureux d'en être débarrassés, mais ils ne sauront pas, hi ! hi ! hi ! que si je n'avais pas été là pour lui donner un coup de pouce... *(Elle fait le geste d'étrangler.)*

RIDEAU

POSTFACE II

(Entre le docteur)

Personne ! Où sont-ils tous passés ? Enfin, ils sont bien heureux d'hériter. Quant à moi, ma parole, j'ai fait de mon mieux !

RIDEAU

Tirage à part de « Rythmes et Couleurs »

Imprimerie REBOULIN, Apt (Vaucluse)